

« réchaud sous mon lit... Mais c'est encore bien pis en ce
 « pays; je vous jure que j'ai autant besoin d'interprète qu'un
 « Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je
 « commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé
 « d'espagnol et d'italien, et comme j'entends assez bien ces
 « deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les
 « autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent
 « que je perds toutes mes mesures (1). »

C'est là une observation précieuse, et par celui qui l'a faite, et par la justesse de tous ses détails. Racine, né à la Ferté-Milon, élevé à Beauvais et à Paris, n'avait jamais entendu résonner que les accents des pays de langue d'oïl. Jusqu'à Lyon, il avait compris le langage des parties de la France qu'il traversait. A Lyon, d'autres accents frappent son oreille; il commence à ne plus comprendre et à n'être plus intelligible. Cette discordance de langage s'aggrave à mesure qu'il s'avance en pays de langue d'oc; et il a bientôt reconnu que cette langue harmonieuse, fille du latin comme le français du nord, s'est beaucoup moins éloignée de son origine et qu'elle en a gardé des traits presque aussi ressemblants que ceux de ses deux sœurs la langue italienne et l'espagnole.

De nos jours cette limite, où la langue du midi devient tout à fait reconnaissable dans le langage du peuple, s'est reculée sous l'action toujours plus énergique du français. Il faut aller jusqu'à Valence pour la trouver. Il y a cependant encore à cet égard une grande différence entre le peuple des villes et celui des campagnes. Un Picard ou un Normand qui parlerait dans nos villages le patois de son pays y serait certainement inintelligible. Un Languedocien et un Provençal y seraient mieux compris.

(1) Lettres de Racine. Prem. lettre à la Fontaine.